

10ème semaine : Villafranca - Santiago



Cela m'étonne toujours, dit Dieu,
D'entendre des gens dire : " Nous voilà arrivés..."
Comme si on était un jour arrivé.

Laissez-moi rire !
Comme si on était arrivé une fois pour toutes.
Ils croient qu'ils peuvent vivre de leurs rentes
Et s'arrêter de commencer !

Comme si, dit Dieu, à un seul instant
Je m'arrêtais de créer.
Ma création est commencement.
L'incarnation de mon Fils
Est commencement, re-crédation.
La Bonne Nouvelle appelle au commencement.
Tout demeure en genèse avec moi.

Comme si je vous avais créé pour vieillir, stagner,
ronronner, vous engluier, végéter.
Comme si, à chaque instant, vous n'aviez pas
A commencer chaque jour que je fais.

Alors réveillez-vous... Frottez vos yeux...
Equarquillez-les comme des enfants.
Et si vous dites : "ça suffit",
Vous avez déjà péri.
Surtout, ne vous laissez pas accabler par vos péchés.
Vous êtes tombés sept fois, relevez-vous huit.
Revêtez-vous de mon pardon.

Et entrez dans la danse de mon Fils qui vient.

" Allez de commencements en commencements
Par des commencements qui n'ont jamais de fin "
Grégoire de Nyse (4ème siècle)

Réveil un peu tardif à 7 h 30, personne n'a bougé avant. Je décolle à 8 h 30 en compagnie de Philippe. Toute la matinée le parcours longe la RN 6 en fond de vallée, coupé à plusieurs reprises par l'autoroute A6, au tracé aérien comparable au secteur de Nantua.



Nous rattrapons Monique et je reste discuter ½ heure avec elle. Au moment de lui fausser compagnie, dans le fil de la conversation, je lui évoque le cas de ce monsieur, qui était rentré chez lui une fois passé Roncevaux : il refaisait le chemin cette année par fierté par rapport à ses petits enfants : elle s'arrête, me regarde, interloquée : je lui parle de son frère Claude, l'homme au chapeau noir, que j'ai retrouvé de gîtes en gîtes entre Livinhac et Moissac. Quelle coïncidence !

Vers 13 h nous rattrapons Marie-Cécile et Michel, le couple de St Nazaire, en train de pique-niquer sur des troncs arbres. Nous nous arrêtons leur tenir compagnie, là encore moment agréable.

J'ai beaucoup échangé avec Philippe, sur tous les sujets. Je l'ai filmé sur quelques séquences avec sa caméra, il se filme en général en fixe, sa caméra montée sur un petit trépied. Il a déjà 32 h de film sur son voyage depuis l'Egypte, et espère en sortir 2 montages de 52 mm... Il est parti du Sinaï côté



Egypte, a poursuivi par la Jordanie, la Syrie, la Turquie, la Grèce, la Roumanie, la Serbie, l'Italie, la France et enfin l'Espagne.

Je lui ai déjà promis de l'inviter à Sallanches pour une conférence courant 2009.

La vente de ses livres de voyages lui permettent également de financer des micro-actions bien concrètes, telle la construction d'une école à Madagascar, par le biais d'une association qu'il a créée : " Rayons de lumière ".

Philippe me laisse ses coordonnées internet : je pourrai ainsi consulter son site et son blog à mon retour : www.chacunsaroute.com



Je reprends la route seul vers 14 h, il reste 15 Km à parcourir, dont 8 Km de montée assez soutenue (+ 500 m). Je suis à mon aise dès que ça monte, ma cuisse ne me fait plus mal. Et il fait toujours beau et chaud.

O Cebreiro sent bien le lieu touristique, de plus c'est dimanche après-midi, mais le cadre est effectivement superbe, en crête.

Depuis 2 Km nous sommes désormais en Galice jusqu'au terme du voyage.



Borne d'entrée en Galice



Je retrouve Jean-Alain au gîte, allongé dans son duvet tel une momie. Il a presque retrouvé la forme.

Après la douche et la lessive, j'ai tôt fait de faire le tour de O Cebreiro, au son d'une cornemuse qui va de café en café.



Vues de O Cebrero

Je passe à l'église à la fin d'une inauguration officielle d'une exposition. Petit récital d'orgue, suivi de chants sans doute galiciens par un petit chœur accompagné d'un accordéon et de l'orgue. ¼ heure magique pour moi qui adore et vis sans musique depuis 2 mois.



Repas très agréable au restaurant, en compagnie de Kurt et Anita, que je n'avais pas revus depuis Astorga, Willy, Jean Alain et Tonio l'italien. Très cosmopolite.

Comme souvent, je suis l'un des derniers à me coucher, vers 22 h 30, dans le noir ; la lumière a dû s'éteindre vers 22 h. J'aime traîner à la salle à manger, à écrire ce journal ou à lire les commentaires culturels ou historiques de mon guide.

Ce matin, j'ai la surprise de constater que j'ai passé la nuit à côté d'une très jolie jeune femme, les lits du dortoir se touchant 2 par 2. J'espère que mes "légers" ronflements ne l'ont pas indisposée.

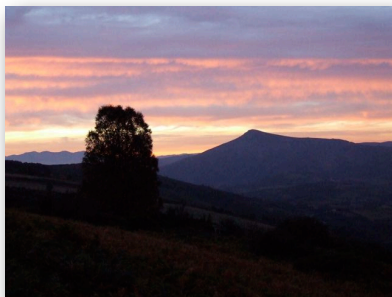
Il est vrai que par moment cette nuit nous avons eu droit à un vrai festival de ronflements venant de toutes les directions, dans ce dortoir où nous devons être une bonne soixantaine.

Ce superbe refuge qui doit avoir moins de 10 ans, possède une magnifique cuisine, avec un immense plan de travail, des tables de cuisson vitrocéramique, plein de tiroirs et de placards... mais pas d'assiettes, de verres, de couvert ou de casseroles, rien.

On m'avait bien dit qu'en Espagne, il était prudent d'avoir quelques éléments de popote de camping, mais jusqu'à maintenant ç'aurait été inutile.

Pour le petit déjeuner, je vide les raisins secs de ma boîte plastique dans un petit sac : ça me fait un bol improvisé de bonne contenance, et je trouve une casserole-popote pour faire chauffer l'eau. J'avais largement du pain que je peux partager avec Jean-Alain, ainsi que miel et confiture.

Sur les 9 premiers kilomètres, le chemin est principalement en crête, le paysage est très beau, le lever du soleil colore les nuages qui remplissent le ciel ce matin. Je chemine un moment à proximité de 2 espagnols qui n'arrêtent pas de parler très fort.



Même au col de l'Alto de Poio ils viennent se poster devant la statue de bronze du pèlerin battant dans le vent, il leur faut bien 5 mn pour comprendre que je ne tiens pas à les avoir sur ma photo du pèlerin.

Puis c'est la longue descente vers Triacastela, où je trouve du pain et m'installe pique-niquer sur une aire de jeux



La 2^{ème} partie de l'étape est agréable, par de petits chemins souvent ombragés.

Je ne me sens plus du tout dépaycé dans ces paysages de Galice, proches de ceux de Gâtine (ma région natale, dans le Poitou), ou du Rouer (montagne bourbonnaise, chez les parents d'Elisabeth) ; même l'habitat n'est pas très différent de certaines régions françaises.



Je ne peux m'empêcher, à l'entrée d'un village, de prendre en photo un mur où sont peintes 5 flèches jaunes indiquant la direction du chemin. Autant le balisage français est discret et efficace, autant ce fléchage espagnol est disgracieux, souvent surchargé, c'est une véritable pollution visuelle ; et ça ne m'empêche pas quelquefois de louer un embranchement ou une bifurcation.



Le gîte de Calvor est isolé, en rase campagne. J'y entre par curiosité et y retrouve ma petite équipe d'hier soir déjà installée : pourquoi aller plus loin ?

Nous irons une nouvelle fois au restaurant ensemble, à près de 2 Km en arrière sur le chemin. Nous apprécierons de nous faire ramener en voiture.



Il fait nuit noire quand je sors du gîte, j'ai oublié de m'équiper de ma frontale ; le chemin n'est pas trop tortueux, ça va. La pluie commence doucement à tomber, je m'arrête à la lumière d'une toute nouvelle albergue, non mentionnée dans les guides, pour sortir ma cape.

Traversée de Sarria sous une petite pluie fine, je ne cherche pas s'il y a des curiosités à voir. De nouveaux pèlerins se retrouvent dans la rue devant moi, sortant de bars ou de leur gîte.



Attention au train !

Dans une dernière montée à la sortie de Sarria, je rejoins un couple et engage la conversation : Claire et Bernard sont partis de Nyon, près de Lausanne, le 10 août ; ils avaient déjà fait le chemin par tronçons, il y a quelques années.

Bernard, astronome, vient de prendre sa retraite à 65 ans, ils ont presque aussitôt pris la route. Nous échangeons pendant une bonne heure tout en marchant, tous les sujets y passent : le chemin, le balisage, leur gîte en Suisse, l'association des amis de St Jacques suisse,

dont Claire est secrétaire...

Peu après avoir quitté Claire et Bernard pour reprendre mon rythme de marche, je passe devant la borne des 100 derniers km ; je me fais prendre en photos par des jeunes pèlerins de passage.



Tous les magasins étaient encore fermés quand je suis passé à Sarria ce matin, je n'ai donc rien à manger pour midi ; je compte sur les 4 ou 5 villages à traverser pour m'approvisionner, mais changement de décor en Galice : plus de "panaderias", ces petites boutiques où l'on trouve pain, boîtes de sardines ou de pâté ou autres conserves, tout ce qui suffit au pèlerin pour survivre : les panaderias se sont transformées en bars restaurants, sans doute bien plus rentables. Et l'on trouve désormais des distributeurs de coca cola dans les endroits les plus paumés...

Je finis le demi paquet de chips qui me restaient de la veille, grignote quelques carreaux de chocolat et termine ainsi mon étape de 28 Km vers 14 h 30.

Portomarin est une ville qui a été entièrement reconstruite sur la colline, la vallée où était



Eglise reconstruite pierres à pierres sur la colline



Le barrage à vide permet de voir l'ancien pont

l'ancienne ville ayant été immergée suite à la construction d'un barrage.

Le gîte municipal est récent et propre, il y a un minimum de casseroles dans la cuisine, il

est très calme quand j'arrive.

L'impression sera tout autre le soir avec l'abondance d'espagnols qui, pour la plupart, ont dû démarrer ce matin pour faire les 100 Km qui leur permettront d'obtenir la fameuse "Compostella".

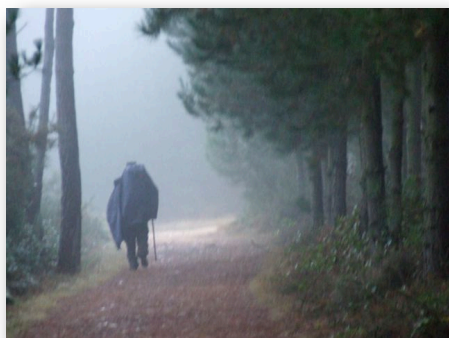
Mes compagnons de route ne supportent plus cette impression de promiscuité au dortoir et se promettent d'aller désormais en gîte privé.

Après la douche et la lessive, j'attends l'ouverture de l'épicerie à 15 h 30 pour faire mes courses ; à 16 h je me fais un cassoulet à la cuisine.

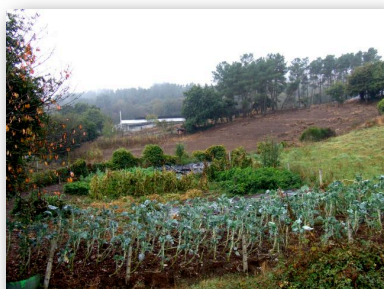
Ce qui ne m'empêche



Discussion très animée au petit déjeuner avec Janine et Lina, les 2 dames jurassiennes que je retrouve régulièrement depuis Ponferrada, et un monsieur parisien qui a déjà fait le chemin l'an dernier, avec difficulté, et le refait cette année depuis St Jean Pied de Port.



Je m'arrête au bout de 200 m de marche, à la fin des arcades, pour mettre la cape : il bruine légèrement, et ça se poursuivra par intermittence tout au long de la matinée, avec des passages de brouillard assez épais. Je regrette moins pour le paysage, qui rappelle fortement la Bretagne ou le Poitou.



Je marche un moment en compagnie de Kurt et Anita qui m'ont rattrapé, ils veulent continuer plus loin que Palas. Je marche aussi par moments avec Birgit, la norvégienne d'Oslo, rencontrée pour la 1^{ère} fois à St Antoine (Gers), côtoyée très souvent par la suite puis perdue de vue à partir de St Jean Pied de Port. Elle m'a sauté au cou hier quand on s'est revu au dortoir, tant elle semblait contente ; elle ne parle que le norvégien et quelques mots d'anglais, elle doit donc très peu échanger sur le chemin.

Comme hier, pas de pain sur le trajet pour accompagner ma tomate et mon pâté, que des bars-restaurants. Vers midi je mange le bout de pain qui me reste avec du chocolat et arrive à Palas de Rei à 13 h 30. J'opte pour le gîte privé, plus cher, mais au confort très appréciable, avec beaucoup de place entre les lits.

Après la douche et la lessive, je vais faire des courses et casser la croûte sur un banc de la place du village ; il fait encore doux. Le temps va se rafraîchir dans l'après-midi, j'en apprécie d'autant plus la douceur du gîte.

Puis je rédige le mail N° 5, l'ordinateur à disposition dans le gîte est performant.

Je dîne en tête à tête avec Jean Alain au restaurant du gîte.

La jeune avocate de Vancouver, Cindy, revue 2 ou 3 fois par semaine en gîte depuis St Jean Pied de Port, est assise à la table à côté ; elle est sur internet au moment où je rédige ce journal. J'ai très peu pu échanger avec elle, limité par mon faible vocabulaire anglais.



Petit déjeuner en compagnie de Jean-Alain et de Magali, petite dame énergique qui est partie du Beaujolais début août, s'est arrêtée comme hospitalière à Villafranca une dizaine de jours, est arrivé à Santiago et fait maintenant le chemin du retour à pied jusqu'à Léon. Je la vois repartir d'un pas décidé avec son bâton de pèlerin.

Bonne surprise ce matin, le ciel est dégagé et il ne fait pas froid. Le chemin est agréable et serpente sans arrêt dans les prés, les forêts de chênes et de châtaigniers. Les eucalyptus font leur apparition.



Beaucoup d'Horreos dans chaque village : ce sont des greniers pour faire sécher les grains de maïs.



L'église de Melide

Traversée de Melide un peu avant midi. J'ai vu très peu de pèlerins ce matin, nous devons pourtant être une centaine sur le chemin. Je m'arrête pique-niquer sur une petite aire aménagée avec des tables au bord d'un ruisseau, il me restera 10 Km à parcourir cet après-midi. A l'autre table il y a un grand gaillard avec un sac à dos immense surmonté d'un drapeau du Vatican. Il est très bavard et doit raconter (en anglais) des choses drôles car la jeune femme avec lui n'arrête pas de rire.



Le chemin pour arriver à Arzua me semble passer rapidement.

Pourtant aujourd'hui je n'avais pas l'impression de marcher vite, ni l'envie d'ailleurs, j'aurais bien apprécié la compagnie d'autres pèlerins, mais ils étaient aussi rares cet après-midi que ce matin.



Le chemin de Compostelle ...

Et ce sera encore le cas au gîte où je retrouve Jean-Alain, mais où nous ne sommes que 2 jusqu'à 18 h, avant que nous rejoignent les 2 jeunes norvégiens qui étaient dans notre chambre la nuit dernière, et plus tard quelques cyclistes.



En faisant un petit tour de ville, je retrouve Claire et Bernard (de Nyon). Claire est épuisée et a très mal aux jambes ; ils ont fait un aussi long parcours que moi et aimeraient bien arriver samedi à Santiago sans être bloqués par des soucis physiques. Nous les revoyons ce soir au restaurant.

Jean-Alain devait nous réveiller vers 6 h 45, il s'est rendormi et nous nous levons une heure plus tard : on ne pouvait trouver dortoir plus calme, et j'ai très bien dormi. Je pars le dernier à 9 h, en éteignant toutes les lumières, les hôtes font confiance, cette maison reste ouverte en pleine ville.



Après quelques kilomètres, je rejoins Philippe et son chariot. A l'entrée d'un village, une dizaine de vététistes nous doublent et s'arrêtent, intrigués par ce pèlerin hors du commun :

Philippe prend manifestement plaisir à leur raconter son parcours et le sens de sa démarche.



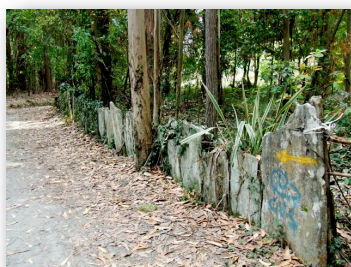
Nous marchons encore une petite heure ensemble, jusqu'à ce que je fasse halte pour boire et engager la conversation avec un jeune français que j'avais déjà remarqué à plusieurs reprises depuis O Cebreiro.

Arthur a 23 ans et est originaire de Dordogne. Il a fait une licence d'histoire. Depuis 2 ans il fait des petits boulots en attendant de savoir quelle orientation prendre.

Trop tard désormais pour démarrer une année universitaire cet automne, mais ce chemin lui a donné une grande confiance en la vie, il n'appréhende plus l'avenir.

Il s'est mis en route à la surprise complète de ses parents et amis. Il regrette seulement de n'être parti que de Pampelune, il a eu peur de faire Roncevaux et de ne pas

être à la hauteur. Mais il refera le chemin, c'est sûr.



Un peu avant midi, je me laisse distancer. Je vois Philippe, Arthur et Fred entrer dans un restaurant (+ Cindy et le grand autrichien). Je

ne souhaite pas me joindre à eux : ils vont parler anglais tout le repas, et je préfère profiter de mon dernier pique-nique en solitaire.

François, l'étudiant espagnol que je n'avais pas revu depuis une dizaine de jours, s'arrête discuter avec moi.

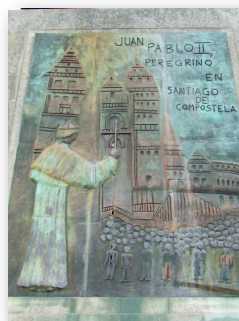
Je vais marcher tout l'après-midi seul, juste doublé de temps à autre par des espagnols. Un peu après la borne d'Amenal indiquant les 15 derniers km, le tracé initial du chemin a été dévié par la construction de l'aéroport de Santiago, sur le territoire de Lavacolla, où j'avais prévu de faire halte ce soir : pas de trace de gîtes, ceux mentionnés dans les guides devant en fait se trouver à l'aéroport.

Je suis bon pour 6 Km supplémentaires. Je n'en suis pas fâché car j'avais envie de retrouver l'ambiance refuge, les gîtes privés font trop bande à part.

Je crains cependant ce gigantesque complexe, situé quelques km avant Santiago et pouvant accueillir jusqu'à 2000 personnes, véritable "usine à pèlerins" d'après certains commentaires.

Il est situé juste au dessous du Monte del Gozo, le mont de la joie : c'est ici qu'en 1989, le pape Jean Paul II avait réuni 500.000 jeunes, effectivement dans la joie.

Un monument commémore cet événement.



A l'arrivée au refuge, excellente première impression : un seul bâtiment est ouvert, aménagé en chambres de 8 lits, accueil super en français, je retrouve dans ma chambre Philippe le globe-trotter et Daniel, un parisien dont la femme travaille à ATD Quart monde, + Steve, un australien. Nous passerons une excellente soirée ensemble au restaurant.

Je fais également connaissance avec une sympathique jeune femme du Québec, Christine, qui vient d'accompagner son papa, Arsène, âgé de 74 ans sur tout le Camino Frances : ils sont comme nous tous ce soir, heureux d'être arrivés au terme de l'aventure, et la tête pleine de souvenirs et de rencontres.

Grand ciel bleu ce matin pour nous accueillir à Santiago. En partant je remonte vers le monument souvenir assister au lever du soleil. Petit retour au gîte régler mon "donativo" (don pour l'hébergement) que j'avais oublié ; je retrouve Philippe avec qui je vais faire route une ½ heure : il s'arrête souvent faire des prises de vue, je le quitte et entre seul dans Santiago vers 10 h.

Je prends mon temps, c'est un beau matin d'automne, les faubourgs sont calmes et paisibles. Je demande à une postière de m'indiquer la "Correos" (la Poste) sur mon plan, j'y vais en premier : le paquet d'habits, envoyé par Elisabeth est bien arrivé. En me



dirigeant vers une petite place pour ouvrir le colis et ranger les habits dans mon sac, je retrouve Jean-Alain, qui a dormi à l'hôtel à Santiago. Puis je passe à l'Office du Tourisme me renseigner pour les bus vers

Fistera et Genève et les hébergements possibles.

Et je vais faire établir ma "Compostella", ce fameux document tant convoité par les espagnols, qui atteste que l'on a été pèlerin.



J'entre à la cathédrale à 11 h 45, en compagnie de Jean-Alain ; il y a déjà beaucoup de monde, nous trouvons une place à côté de Kurt et Anita, tout heureux de nous revoir ; nous sommes bien placés.

C'est un moment émouvant, au milieu de tous ces pèlerins qui viennent d'arriver comme moi ce matin, bâtons à la main et sac sur le dos.

Croyants et incroyants sont une dernière fois rassemblés en ce haut-lieu, au terme de ce chemin de fraternité et d'universalité par excellence. J'apprécierais une cérémonie sobre et compréhensible par tous, symbole d'unité et de communion...



Mais nous sommes rassemblés pour la messe quotidienne d'accueil des pèlerins, une messe qui semble aujourd'hui particulièrement solennelle avec chorale, orgue et tout l'apparat, en espagnol et latin ; et en clôture le fameux encensoir (le botafumeiro), mis en balancement dans le transept par huit hommes tirant en rythme sur la corde.

Solennité et folklore : est-ce bien ou mal ? Heureusement j'ai bien conscience que cet instant, pourtant terme d'un long voyage, n'est pas un aboutissement, mais seulement une étape, et je goûte simplement le moment présent.

Je reconnais beaucoup de compagnons de route à la procession de communion, je me sens frère et ami de chacun, notre démarche a du sens.

Nous nous retrouvons un bon groupe pour une séance photos devant le portail de la cathédrale, puis une équipe plus restreinte dans un bar pour un dernier verre d'adieux que Kurt tient à nous offrir.



Janine, Anita, Kurt, le "grand autrichien", Anne, Manuello, Jean-Alain, Willy, Lina, Cindy

Dernier pique-nique également en compagnie de Jean-Alain, sur un banc du square : il rentre par avion sur Paris dès cet après-midi.

Je lui fais remarquer sa simplicité pour un dentiste : il aurait pu s'offrir plus de confort avec hôtels et restaurants. Nous avons bien sympathisé.

Curieusement peu d'émotions fortes pour cette journée finale d'un périple démarré il y a 70 jours, pas de larmes à la cathédrale ou lors des adieux ; au même titre qu'au Puy, Conques, Moissac, Burgos ou Léon, je suis comme de passage dans ce haut lieu de pèlerinage, je le vis comme une étape, pas un terme.





Drôle d'équipage en effet que ces 4 compères où je fais un peu figure d'intrus, et pourtant ils semblent adorer ma compagnie... Mañuello et Anne sont très extravertis, ils éclatent de rire sans arrêt. Mañuello est très démonstratif et j'arrive à le comprendre uniquement par ses gestes. Heureusement Anne fait souvent l'interprète.

Quant à Willy il est toujours aussi taciturne et peu bavard, ça fait du bien quand de temps à autre un sourire éclaire son visage : il est parti seul du Puy, qu'est-il venu chercher, a-t-il trouvé un début de réponse ? Il m'a un jour montré la photo de sa compagne et de ses 2 filles ; il est pompier professionnel et joue très bien de la guitare.

En milieu d'après-midi, je me dirige vers la gare d'autobus prendre un billet aller-retour vers Fistera (Finistère) pour lundi, et mon billet de retour Santiago-Genève direct pour mardi ; puis je rejoins l'albergue Aquario, un peu plus loin, où je retrouve pas mal de têtes connues, et l'ambiance gîte-dortoir si souvent vécue en Espagne : je trouve malgré tout le prix élevé par rapport aux prestations : 7 €/nuit.

Je réserve tout de même pour 3 nuits.



Je fais connaissance avec Michel, un voisin de dortoir qui a l'air épuisé. Je lui propose qu'on aille au resto ensemble. Nous partons accompagnés de Fred, le québécois routard, espérant trouver rapidement notre bonheur en nous dirigeant vers la vieille ville. Au bout d'1/4 heure Fred se laisse tenter par un kebab, et 5 mn plus tard Michel abandonne sa quête, il est trop fatigué et préfère rentrer.

A peine a-t-il rebroussé chemin que je trouve le petit resto rêvé avec menu à 7€. Je mangerai donc seul et en profite pour envoyer des SMS à Philippe et Gilles.

Je partage un peu des spécialités qu'ils ont commandé, tout est excellent ; nous trinquons au moins 20 fois pendant le dîner, au chemin, au plaisir d'être ensemble, à l'après chemin. Ils ont choisi de dîner au vin blanc, ce qui me va très bien, ils terminent avec un copieux digestif, je me contente d'un café. Je trouve la note finale modérée, est-ce un prix "peregrinos" ? car le restaurant semble très bien coté.

Et comme si ça ne suffisait pas, sitôt sortis du restaurant nous entrons dans un bar voisin prendre un dernier petit alcool ensemble... quels adieux !



La soirée n'est pas finie : j'avais promis à Mañuello, Anne et Willy de les retrouver à 21 h devant la cathédrale pour un dernier pot d'adieu.

Mañuello s'enquière d'un resto bien précis où il sait manger de bonnes spécialités. Je leur dis que j'ai déjà dîné avec des amis français et que je vais juste boire un verre avec eux : je me méfie en effet de cette équipe de fêtards.

